

sieurs discours prononcés contre l'enseignement de la morale. Les voix étaient très-partagées. Pour l'enseignement moyen, la difficulté a été tranchée par un amendement qui élargissait la question en faisant entrer la morale dans une "introduction générale à l'étude de la philosophie" mise au programme pour la dernière année. Pour l'école primaire, une voix ou deux de majorité dans le conseil général a rejeté l'enseignement de la morale.

Nous pensons, nous, qu'aucun parti, aucun père, aucune école, aucun instituteur, aucune personne, qui assume la responsabilité d'élever un enfant, d'instruire un élève, ne peut échapper à l'obligation de développer ses facultés morales, autant que ses forces physiques et intellectuelles. La méthode peut différer, le but ne peut être décliné, et c'est de cette communauté de but, de cette ensemble d'efforts pour moraliser l'élève que doit sortir la tolérance universelle, si appréciée par les présidents de la Ligue belge. Mais la question de méthode est grave : cet intérêt général ne comporte-t-il pas, aussi bien que le dessin ou l'histoire, que la géographie ou le calcul, un enseignement progressif, se développant d'une classe à l'autre, passant du simple au composé, des exemples aux généralités, du sentiment aux procédés scientifiques. Il faudrait, pour soutenir le contraire, ignorer que la philosophie est aussi une science et que la morale a des procédés aussi solides, aboutit à un enseignement aussi exact qu'aucune autre branche des études.

En résumé, si l'on groupe autour de l'école modèle de Bruxelles toutes celles créées, auparavant et après dans ce pays, on ne peut qu'applaudir à ces efforts de l'initiative privée, à ces expériences de progrès, à ce mouvement auquel la Ligue de l'enseignement et le Dénier des écoles ont pris une part si active et si intelligente.

CH. POTVIN,

Correspondant de l'académie royale de Belgique.

Sur les questions des enfants

Mon fils jouait à côté de moi. Je lisais attentivement la curieuse relation d'une excursion en Chine, quand l'enfant me tira le bras et me dit : Père, pourquoi... — Laisse-moi. — Pourquoi, en soufflant le... — Laisse-moi donc ! lui dis-je. Mais, lui, avec cette providentielle obstination des enfants : — Pourquoi, en soufflant le feu avec un soufflet, l'allume-ton ? Réponds-moi, père. Je n'en sais rien, repris-je avec une sorte d'impatience, en le repoussant. Il s'éloigna, chagrin, et je me remis à ma lecture. Mais j'étais distrait ; mon attention, détournée un moment, ne pouvait se reprendre au fil du récit ; et, malgré moi, sur ces pages, au milieu des noms étranges de ces contrées lointaines, je voyais toujours les yeux interrogateurs de l'enfant et sa mine avidement curieuse. Bientôt donc, les rivages de la Chine s'éloignèrent de moi sans que je m'en aperçusse ; et, ma pensée dérivant, je me mis à réfléchir à cet admirable *pourquoi* qui fait le fond du langage de l'enfance. — Quel esprit d'investigation ! me disais-je ; comme tout les frappe dans ce monde nouveau pour eux ! Il y avait une peine réelle sur sa petite figure, quand je l'ai repoussé. Et, en effet, comment ai-je pu le repousser ? N'est-ce pas une faute, plus qu'une faute, d'extirper ainsi cette ardeur, qui est comme la faim et la soif de l'intelligence ? N'est-ce pas, en quelque sorte, leur fermer les yeux ? Toujours écartés, ils perdent l'habitude de voir ; les objets eux-mêmes n'ont plus pour eux leur signification, et nous plongeons dans la nuit ceux que nous sommes chargés d'éclairer. Mes réflexions devaient des remords. Ainsi, tout à l'heure, pourquoi avoir refusé de lui répondre ? pourquoi, lorsqu'il me demandait cette explication, lui avoir dit... "Je ne sais pas ?" A peine avais-je acheté ce mot, que je m'arrêtai, frappé d'un coup subit : — Pourquoi lui ai-je dit *je ne sais pas* ? repris-je avec lenteur, — par une raison bien impérieuse, bien puissante, bien honteuse... c'est que... je ne le sais pas !

Le livre me tomba des mains, mon ignorance m'apparut pour la première fois dans toute son étendue ; et, comme en tombant, mon livre s'était ouvert à la première page, je fus sur le titre : *Voyage dans l'Inde et dans la Chine*. Voilà qui est bien étrange ! pensai-je : je me fatiguai à apprendre ce qui se passe en Chine, et je ne sais pas pourquoi ce soufflet, dont je me serai à chaque instant, alluma le feu qui me chauffa tous les jours ! Que dis-je, ce soufflet ? Mais ce clou qui le supporte, mais ce mur, où est attaché ce clou ; mais ces papiers points qui recouvrent ce mur, d'où viennent-ils ? Et ce livre où je lis, et ce papier où j'écris, qui les fabrique ? Comment ? Où ? Depuis quand ? Les questions abondaient, les pourquoi se multipliaient ; je voyais, pour ainsi dire, chaque objet s'animer sous mes regards et m'interroger ! Tous ces mystères au milieu desquels j'avais vécu sans les comprendre ni les sonder, et qui se révélaient à moi, m'accablaien sous cet éternel *je ne sais pas*, mon unique et humiliante réponse.

La voix de cet enfant m'a réveillé de mon sommeil d'ignorance. J'en veux sortir pour lui. Je veux étudier ce petit monde qu'on appelle une chambre, pour l'y guider et lui en montrer les principales merveilles. M. Xavier de Maistre, ce délicat esprit, qui appartient au dix huitième siècle par le badinage et au nôtre par la réverie, a écrit son charmant petit livre avec un mélange piquant de scepticisme et de sensibilité ; l'on y sent l'homme qui a vu Voltaire et qui a entrevu Chateaubriand ; mais en réalité son *Voyage autour de sa chambre* n'est qu'un aimable prétexte pour en sortir. Moi, c'est dans mon réduit même que je veux concentrer mes pérégrinations ; je pars en pèlerinage pour chez moi ! Et toi, cher interrogateur, toi dont l'obstination m'a jeté dans ce nouveau mouvement d'idées, viens avec moi, écoute, regarde, instruis-toi, instruis-moi. — Enfants ! enfants ! nous vous aimons d'une affection bien profonde ; et cependant nous ne savons pas tout ce que vous êtes pour nous. Non seulement Dieu nous a donné en vous des sources inépuisables de joie, mais vous nous servez d'instituteurs ; vos questions ingénues ouvrent nos yeux ; le besoin de vous instruire nous force à apprendre ou à réapprendre, et nous vous devons tout, même ce que nous vous donnons !

ERNEST LEGOUVÉ.

B U L L E T I N S

Italie. — En Italie, il vient d'être publié, par les soins du ministère de l'instruction publique, un document intéressant ; c'est une statistique de l'instruction publique, en prenant pour point de départ la loi récemment votée par le parlement italien sur l'instruction obligatoire dans les écoles primaires. On sait que, d'après cette loi, les enfants sont tenus de fréquenter l'école jusqu'à la dixième année, et une année encore après, l'école du soir, s'il en existe une dans leur localité.

Le ministre de l'instruction publique s'est donc adressé aux recteurs pour savoir combien d'enfants, pendant l'exercice 1877, avaient obéi aux prescriptions de la loi, et combien s'y étaient soustrait.

Voici le résultat de cette enquête :

En 1877 sur une population de 26,801,145 habitants, l'Italie comptait 2,635,338 enfants en âge de suivre les cours de l'école, conformément à la loi votée dans le courant de cette même année. Or on a constaté que 2,061,225 seulement avaient fréquenté l'école, (59,085 garçons et 182,140 filles) ; ainsi, plus de la moitié s'en étaient dispensés.

Le rapport dresse la répartition suivant les différentes contrées de l'Italie.

Dans l'Italie centrale (population : 6,558,077 habitants), il y a 218,379 garçons et 230,535 filles qui ne vont pas à l'école, contre 117,845 garçons et 82,521 filles qui y vont.